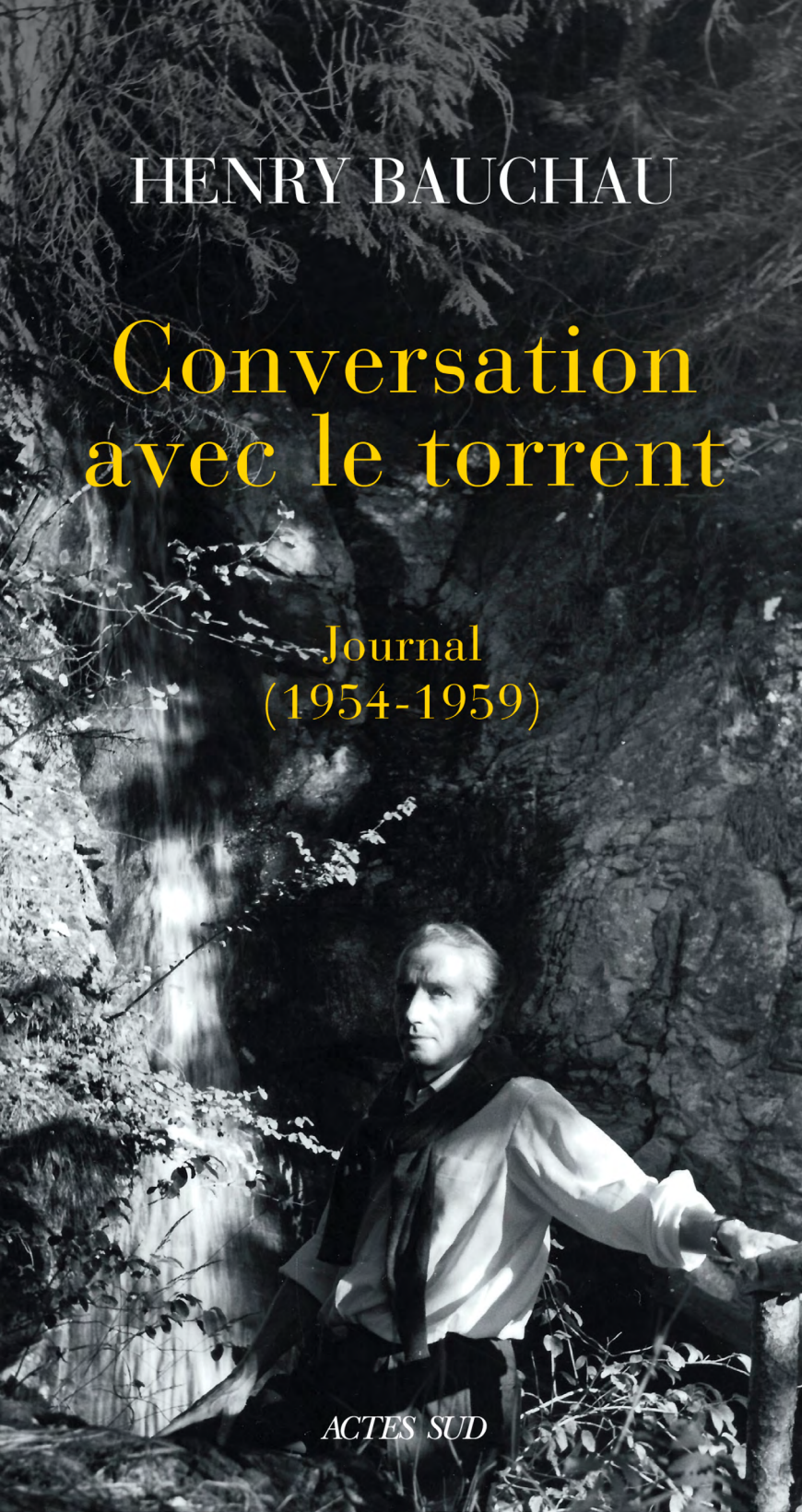
HENRY BAUCHAU

Conversation avec le torrent

Journal (1954-1959)



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quand Henry Bauchau, en 1954, entame ce Journal, il ne soupçonne pas qu'il lui faudra un demi-siècle et près de trois mille pages pour y préméditer, y interroger et y refléter, volume après volume et livre après livre, chaque étape de l'immense œuvre en cours. Découvrir ce premier tome (le dernier qui restait à paraître), c'est d'abord partager ses espoirs et ses doutes. Par ce Journal, le lecteur s'aventure en effet dans l'atelier d'un grand artiste en devenir, est témoin de ses tentatives, sa foi, son opiniâtreté dans le combat avec la peur d'échouer, ses sources d'inspiration, son élan poétique et son constant dialogue avec la création.

Henry Bauchau, psychanalyste, poète, essayiste, dramaturge, romancier, est né à Malines (Belgique) en 1913, et mort à Louveciennes en 2012. Toute son œuvre est disponible chez Actes Sud.

Photographie de couverture : Franco Vercelotti

© ACTES SUD, 2018
ISBN 978-2-330-09806-3

HENRY BAUCHAU

Conversation avec le torrent

Journal (1954-1959)

ACTES SUD

à Martine et Jacques Devriend

Je ne suis pas un des combattants. Je suis les deux combattants et le combat lui-même.

Hegel

1954

6 juin 1954

"(L. :) Êtes-vous plus en paix depuis notre mariage ?

— Oui.

— Moi aussi."

Un an et un jour où les difficultés, les moments d'amertume n'ont pas manqué… Cette année a été pour elle comme pour moi une année d'épreuves. Nous n'en sommes pas sortis victorieux, nous n'avons pas été rejetés comme indignes. Dans le tumulte de ma vie intérieure, je puis reconnaître cette pacification et c'est mon gage d'espoir qu'elle la voit aussi en elle.

La véritable épreuve c'est d'être exaucé. Alors plus de faux-fuyant. Le but est atteint, mais que va-t-on en faire ? C'est ce qui m'est arrivé. Je commence à reconnaître que cette année a été celle de l'humiliation. J'ai été humilié par mon incapacité à intéresser à nouveau L. à moi, à susciter son admiration, son enthousiasme et parce que j'ai dû reconnaître que tout cela était juste, que je n'étais pas enthousiasmant, ni admirable. Que de plus j'étais incapable de la faire vivre d'une vie conforme à sa nature.

Cette année a été une année de malaise et de faiblesse physique. Depuis un an je n'ai rien écrit de valable et me suis senti constamment paralysé par le temps et la division de ma vie.

Le zen m'a fait comprendre le sens qu'il y a à descendre. Cette année je n'ai pas monté, je suis descendu, c'est sans doute ce que je devais faire.

Je m'attendais à être aidé par L. dans une ascension mutuelle, j'espérais trouver en elle un stimulant. Elle a été pour moi la pierre de l'humiliation et le chemin de la descente. Grâce lui en soit rendue.

Il faut que je continue à lutter pour recouvrer la santé tout en tâchant d'acquérir l'impartialité nécessaire envers le bien et le mal qui m'arrive.

Il faut que je me heurte jusqu'à épuisement au mur du zen, que je confronte cela (ainsi que l'œuvre de Rimbaud) avec la Bible. Enfin il faut que je recommence à écrire. Je suis au bord, juste au bord d'une étape nouvelle.

Alors qu'écrire est ma plus grande joie je continue à fuir pour des plaisirs dont je ne retire plus grand agrément.

Il me semble voir un peu plus clair dans la vie et dans le monde. Pourtant je reste pour moi-même une énigme. Et tout m'est énigme. On dirait que mon nom n'a pas encore été prononcé et je reste ne sachant pas qui je suis, ni pourquoi j'ai été appelé dans ce monde étranger, sachant pourtant que doit venir le jour et l'heure.

Mon nom, je devine bien qu'il a été déjà prononcé, mais c'était en des temps où je n'étais pas capable de l'entendre. S'il est vrai que je ne dois

être appelé qu'à voix basse, il faut que j'apprenne l'attention sans défaillance.

Petite âme qui êtes comme un ruisseau dans ma vie.

Esprit qui es comme le pain, corps qui es comme le coucher dans l'herbe, l'âme vive sautante, inatteignable toute en clochettes, en fuites, en silence et en égosillements d'oiseaux.

Âme pareille à l'hirondelle qui en toute sa grâce n'a pas reçu le don du chant.

Paul Claudel : "Le bonheur n'est pas le but de la vie, c'est un sous-produit. La beauté n'est pas le but de l'artiste, c'est également un sous-produit…

… ces choses-là se présentent comme l'accompagnement, comme la suite forcée de ce que le Bouddha appelle la Voie droite, la pensée droite, enfin les choses qui sont… dans la ligne de la réalité."

4 juillet 1954

J'ai fait un rêve où je me voyais dans une auto. Nous étions trois. Je m'apercevais avec horreur que l'auto roulait sans conducteur. Je cherchais à prendre la place du chauffeur mais à ce moment l'air se mit à me manquer et je me trouvai sans force, étouffant et incapable de bouger.

La peur est peut-être injustifiée, nous avons peur de l'auto sans pilote apparent et nous voulons prendre sa place, mais alors l'air manque.

24 juillet 1954

La fin d'un rêve m'évoque une scène à Archennes dans ma petite enfance. J'avais été jouer chez les cousins et j'ai ressenti avec horreur que je salissais ma culotte alors que je m'amusais merveilleusement. Le souvenir du changement entre cette après-midi qui était si belle et la honte (rendant le jour gris) qui a suivi demeure un souvenir important. Jamais, me semble-t-il, je ne m'étais tant amusé et la déception qui a suivi est devenue l'image de toutes celles que j'ai connues.

Pendant que la bonne des cousins allait chercher la nôtre, je me suis caché sous une table dans le couloir pour échapper aux regards. Au-dessus de cette table pendait une gravure anglaise représentant Brutus condamnant ses fils, gravure qui m'a impressionné durant toute mon enfance.

4 août 1954

Et que la vierge noire ait une enfant soleil.

En relisant mes notes de cet hiver je constate qu'elles sont faibles et mal écrites en général. Aujourd'hui je retravaille *Chants pour entrer dans la ville* mais au lieu de l'améliorer je l'abîme par des images trop chargées.

Depuis un an j'ai perdu presque tout ce que j'avais acquis par la pratique d'un travail régulier. L'épuisement y est pour beaucoup.

21 août 1954

Ce qui me gèle, ce qui me glace, ce qui glace parfois les autres autour de moi.

Le Juge rouge, les bras croisés. Le Juge-regard. Regard qui sait, qui transperce. Alors que moi, je suis un homme de brouillard, d'interrogation, de doute. Le regard sans chaleur, sans "anima"-tion.

Apparition du regard : quand enfant, m'étant sali, je me suis caché sous la table.

Dieu-Juge, le Dieu de l'Ancien Testament, en face de lui le Fils, la Victime.

Est-ce en tant que fils – fils sacrificiel – que je suis sous le signe du Juge ?

En face du Dieu-Père, du Juge-Père, il devrait y avoir la mère mais la mère n'est pas pour moi une image salvatrice.

Si la "Mère" était Juge. "Le bleu regard qui ment." L'investigatrice des mouvements du sexe.

Le Juge rouge, le Cardinal. Le Grand Inquisiteur, en face de lui le Pauvre, le pauvre c'est la victime. Attirance de la victime. Peur et faim d'être victime.

> Règne le Prince des galères
> Le cardinal aux nerfs de feu
> Toutes les larmes de la mère
> Ne pourront lui fermer les yeux.

Ici apparaît dans le cadre du Palais-Royal, du Palais-Cardinal et de la galerie des Galères le cardinal Richelieu. En face de Richelieu, la révolution, la sèche révolution. La révolution dite morale, juge, guillotine. Guillotine : la veuve.

Dans la Bible le Livre des Juges se situe entre le Livre de Josué et celui des Rois.

Le Juge suscite l'étranger, l'isolé, celui qui se sépare et se sent séparé.

Le prévenu, le condamné s'opposent à l'Innocent.

Le Juge exige, l'enfant essaie de répondre à cette exigence, le jeune homme se révolte puis se réconcilie avec elle. Ensuite vient le piège, l'enfant y tombe. Il est toujours enfant mais avec la force de l'homme. Le Juge exige qu'il dépense cette force pour la femme, car la femme est au fond du piège.

Mais il ne peut dépenser là toute sa force, le Juge le pousse à donner le reste à une cause. L'Église survient, autre épouse, puis la Cause, sa force toujours se répand sur les autres.

Plus il est fort, plus il s'enferre. Le Juge, lui, suscite constamment de nouveaux devoirs. Et l'instinct égotiste il le retourne contre lui-même. Il se juge, il se condamne, il s'emprisonne, il se marque au fer rouge.

Enfin vient l'heure de l'écrasement, de la faiblesse. Peut-être est-ce dans la faiblesse et par elle qu'il se sauvera. Mais il ne peut demeurer dans la faiblesse. Si le condamné doit se sauver par la faiblesse, il lui faut un principe de revitalisation pour vivre ensuite. Lequel ?

Dans la grande salle du tribunal, en face du Juge qui est sous le Christ noir fixé au mur, parfois le prévenu regarde les hautes fenêtres. Les fenêtres aux vitres sales qui dispensent un jour froid et triste. Aucune possibilité de fuite, ni d'espérance de ce côté. Mais lorsque sa faiblesse le contraint à se laisser

tomber, il voit, couché sur le sol, que la porte est ouverte et que personne ne la garde. Cette porte, hélas, a toujours été ouverte et quand il rampe vers elle le Juge ne fait aucun geste pour le retenir.

Derrière la porte il y a le jardin du monde. Mais dans cette grande image de la totalité, dans ce sol humble, humide où il retrouve l'air, les plantes, les arbres et la pesanteur de la liberté, y a-t-il des lois, des forces suffisamment impérieuses pour contrebalancer celles de la servitude et du jugement ?

Assis sur le premier banc rencontré, savourant sa première soirée de ciel libre, il n'ose croire à sa liberté, il sent qu'insidieusement le regard l'a suivi avec le souvenir du Juge et l'odeur poussiéreuse du tribunal.

Le Juge est l'allié des forces de Mort. Il est le fournisseur de la Veuve. Il acquitte aussi au nom de la Loi.

L'Ancien Testament applique la Loi, le Nouveau accomplit la Loi en la dépassant. Jéhovah fait payer sa dette au coupable. Jésus paie cette dette lui-même. Le nouveau règne, celui de l'esprit, celui du nouveau Christ éteindra-t-il la dette ?

L'ancien règne voit mourir l'homme qui paie. Le deuxième règne est celui de l'homme qui paie avec l'argent sanglant du Christ. Le nouveau règne sera-t-il celui où l'homme paie et éteint la dette pour lui-même et peut-être pour la race future ?

Supprimer l'obstacle en supprimant la vie, annihiler le jugement dans la mort, telle est la tentation du condamné.

À chaque tentative nouvelle pour satisfaire le Juge, sa force diminue. Le moment vient où il a honte de lui-même. Le sang appauvri, les muscles débilités, le cheveu déjà rare, il n'aime plus se mesurer aux autres dans les belles compétitions viriles. La fierté de jadis a disparu, c'est un animal de charge, une bête usée et méfiante, parfois rusée, qu'il contemple le soir dans son miroir.

Où sont les forces de son passé, les matins quand il partait, régénéré par la fraîcheur de l'aube, avec autour du cou le puissant collier de sa corde de montagne ?

Le piège l'entoure toujours. Il se souvient du grand tremblement qui l'a pris lorsqu'il le vit la première fois. Sa main prise et embrassée. La machine est dévoratrice et si tu y mets le doigt, le bras, puis tout le corps y passe.

Pris entre la Mère et l'Épouse, entre la Mère et les Enfants, quelle est la place du condamné ? Il cherche une place clandestine – c'est là ta faute – qui soit bien à lui. Une chair dont la saveur lui soit familière. Hélas, c'est toi-même que tu recherches. Étranger, étranger.

Quand le prévenu est sous la pression du Juge, le froid se répand. Le prévenu se glace et devient juge à son tour. L'action du jugement est glaciale, l'âme s'étrécit, la chaleur humaine se perd, le rire est condamné, l'esprit est alourdi.

Alors on traverse des formes nouvelles, on entre dans un monde minéral, la pierre est bleue et froide. On traverse les interminables cimetières des actes malvenus, des pensées éteintes, des amours mortes et des amitiés refroidies. Au pied des tours noires,

ruinées, indestructibles, on retrouve les vieux péchés, les vices incrustés dans l'esprit, les faiblesses insurmontables comme autant d'ossatures, d'épines dorsales d'une vie irrémédiablement figée en elles.

L'œil de la mère rôde le long de ces murs calcinés d'où jaillit parfois l'eau fade des grands urinoirs. Urine, urine pécheresse.

Le Juge rouge, le cardinal des morts s'érige aux portes de l'amour et se voyant, il se condamne.

De nouveau l'univers du froid, les extrémités du corps, celles qui marchent et qui s'élancent, celles qui caressent et qui étreignent, se glacent. Il ne me reste que le cœur pour aimer la vie ?

Merda. Le brigadier Merda entre et d'un coup de pistolet fracasse la mâchoire de Robespierre. Après cela le silence de Saint-Just et l'ombre de Bonaparte.

24 septembre 1954

Avec le bleu de l'air
Avec la sève, avec la feuille
Avec la force des bleuets
Mon abeille a quitté pour le Livre du ciel
Le profond pollen des chagrins.

C'est le premier poème que j'ai pu mettre au point après plus d'un an de stérilité.

25 septembre 1954

Cette nuit j'ai fait un rêve qui m'a paru beau. J'y voyais le sujet d'une pièce. Malheureusement, ce matin, j'ai tout oublié, il ne m'en reste que la forme. C'était un double cercle formant un huit, l'un était dans l'obscurité, l'autre dans la lumière, cette forme et cet équilibre étaient apaisants.

Note : Relisant ceci plus tard je suis frappé de voir que *Gengis Khan* a huit tableaux dont quatre sont d'ombre et quatre de marche vers la lumière.

26 septembre 1954

Bien avancé dans *Gengis Khan* aujourd'hui.

Réflexion d'Ernst Jünger, pendant son séjour chez nous, au petit Gilles : "Tu seras danseur, c'est mieux qu'écrivain. Tous les écrivains voudraient être danseurs mais ils ne peuvent pas."

Jünger : "Le bon écrivain n'est pas celui qui ne fait aucune faute de style ou de langue, le purisme est souvent stérile. Il y a certaines fautes dont un artiste tire parti."

Jünger sur Kafka : "C'est l'univers de la peur. L'art roman lutte contre la peur par la solidité, il craint le destin de la tour de Babel : l'écroulement. Le danger de l'art gothique semble plutôt l'explosion au sommet."

17 octobre 1954

Lu *Jeunesse* de Conrad hier. C'est un lent récit naïf, de la naïveté solide des vieux artisans de jadis qui débouche sur l'extraordinaire floraison d'une première vision de l'Orient. Et cette floraison, à son tour, se consume dans une atmosphère de sagesse, de regrets contenus, de doute sur le sens ténébreux de l'existence sans que cependant ne se perde la présence, le contact réconfortant de la table de bois poli, lourde et brillante autour de laquelle se fait ce récit.

C'est dans sa structure même, sa vision de l'univers que l'art de Conrad est celui d'un marin. Avec lui nous sommes attachés à quelques objets, à quelques devoirs et à quelques savoirs, si simples, entourés constamment des ténèbres et des lumières d'étendues insondables. Armés d'une mince connaissance, actionnant des machines essoufflées ou mourantes, nous naviguons à sa suite au cœur des ténèbres, ramenant avec nous de ces voyages quelques lambeaux de certitude et de formidables questions.

Il y a sans doute dans cet art de Conrad un ordre caché sous le tumulte apparent des éléments, une musique sombre et solennelle qui n'est pas sans évoquer l'astronomie ou l'astrologie aux temps anciens de la Chaldée et plus encore une puissante cosmogonie primitive où l'on voit jaillir la forme dubitative du Serpent.

Repensé à César jeune, prisonnier des pirates qu'il subjugue. Il y a dans cette assurance qui les tient en respect, puis dans sa façon de les livrer au supplice, une préfiguration de tout son destin. La croyance au destin, ce sentiment obscur que cela ne peut finir encore, qu'il reste de l'étendue devant

soi, j'imagine qu'un moment vient – celui où frappe Brutus – où cette certitude disparaît, et l'on cesse alors de lutter.

Ernst Jünger, la réserve, l'ardeur voilée, la sagesse et le poli des anciens âges, avec des apparitions d'enfance cristalline.

22 octobre 1954

On voit le chemin qui mène de l'égalité sur le stade, créée par les Jeux olympiques, à l'idée de la démocratie politique en Grèce.

On se demande si la prépondérance croissante du professionnalisme dans le sport moderne n'est pas un reflet d'une démarche qui nous mène à confier le pouvoir aux techniciens.

La confiance dans la technique et dans le technicien est un trait caractéristique de notre époque. Confiance qui semble justifiée par d'admirables résultats. Ces résultats atteignent-ils la totalité de la réalité ? La question reste posée : n'y a-t-il pas dans le monde, dans la société, dans l'homme une demande d'action globale qu'aucune somme d'actions séparées et spécialisées ne peut assouvir ?

Dans l'amour c'est tout l'être qui est en jeu, qui s'ouvre et qui se projette.

N'y a-t-il pas, dans notre façon spécialisée de nous traiter et de traiter le monde, une frustration ?

14 novembre 1954

Hier j'ai essayé en vain, après bien d'autres tentatives, de mettre au point la chanson "Amitié des tilleuls". Impossible. J'ai l'impression de perdre mon temps dans ces rythmes brefs et aériens où je tente de prendre une voix qui n'est plus la mienne.

C'est vers les rythmes amples que je dois me tourner pour briser le corset des vers qui m'a été utile mais représente peut-être pour moi une étape dépassée.

Vendredi soir discussion intéressante à propos de Picasso. Celui-ci, contrairement aux peintres qui se servent seulement des moyens de leur art, utilise les forces souterraines de l'époque. Dans une civilisation et un pays (la France) qui traversent une période négative, dissociatrice et masochiste, Picasso, qui est resté, comme le peuple espagnol en général, pleinement viril, donne libre cours à son tempérament sadique. Ses tableaux ne sont pas seulement des œuvres d'art ils sont aussi des coups de poing, parfois des coups de couteau. Sa force virile, taurine, sadique s'est armée de tous les tranchants de l'intelligence française et, par son excès de force, sa méchanceté, a contribué au processus de décomposition de l'époque.

La douleur dans son œuvre apparaît surtout lors de la guerre d'Espagne, où sa violence, en se heurtant à celle de la guerre civile, provoque en lui une vision atterrante de l'horreur et de la cruauté.

16 novembre 1954

Phrases écrites par L. :

"Les jardins ne résistent pas aux chercheurs de racines."
"L'angoisse trie ses épingles."
"Oiseaux qui s'envolent
Feuilles qui changent d'arbres."

18 novembre 1954

MILA

Les griffes, blanches sauterelles
La perle noire au col de verre
Et sur la longue tige en ciel
Merles qui sifflent la lumière.

20 novembre 1954

Vous pesez, vous mesurez la vie. Mystère, elle ne pèse rien et pourtant elle est tout. Il y a là une contradiction incompréhensible.

Nous vous regardons faire et ne comprenons pas grand-chose aux abîmes de votre science et de votre philosophie.

Nous voyons que la fenêtre est ouverte et que la vie que vous vous acharnez à peser dans votre laboratoire s'est glissée dehors.

1955